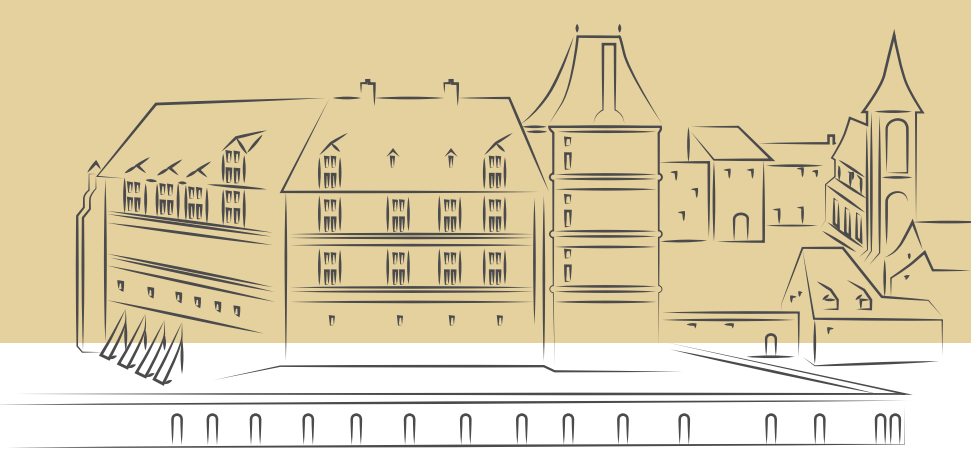


Le château
du
Plessis-Robinson
1412-2012





Jean Piquet de La Haye, bâtitteur du château

L'ascension d'un homme controversé

Le château du Plessis a été bâti en pleine guerre de Cent Ans par Jean Piquet de La Haye. Issu d'une famille de la petite noblesse normande, il reçoit probablement la terre du Plessis par la dot de son épouse. Le village perd alors son ancien nom de « Plessis-Raoul », pour prendre celui de son nouveau seigneur, « Plessis-Piquet », dénomination qu'il conservera de 1407 jusqu'à 1909. Très vite, Jean Piquet de La Haye devient l'homme de confiance de la reine Isabeau de Bavière. Mais sa fortune trop rapidement acquise et son incroyable ascension le rendent impopulaire. Ainsi, lors des États généraux de février 1413, il est accusé publiquement de profiter de sa situation pour s'enrichir personnellement. On affirme que c'est grâce à l'argent du roi que lui et d'autres seigneurs « se sont donné cette quantité superflue de toute sorte de beaux meubles et qu'ils se sont bâtis des palais somptueux qui surpassent l'éclat et la pompe des maisons royales ». C'est ce réquisitoire qui nous permet de dater la construction du château du Plessis vers 1412.



Rue Pecquay dans le Marais, à Paris.
Le nom de Pecquay est une altération
de celui de Jean Piquet qui y possédait
une maison.

© Archives municipales



Entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, XV^e
siècle. Cette scène peut donner une idée
de la visite de la reine au Plessis-Piquet.

Une visite royale

Le 1^{er} juillet 1416, Jean Piquet de La Haye a l'honneur de recevoir la reine dans son nouveau château. Les villageois se pressent pour accueillir comme il se doit Isabeau de Bavière et son riche cortège. Les archives racontent que les « gens Piquet [ont] fait certains présents » à la reine et qu'une « bonne femme » lui a même offert des fruits. Pour conclure les festivités, un fastueux banquet est organisé au château durant lequel un jongleur divertit la reine et sa nombreuse suite. Pendant ces brefs instants de fête, les villageois du Plessis peuvent oublier les malheurs de cette guerre de Cent Ans qui n'en finit pas.

© BNF

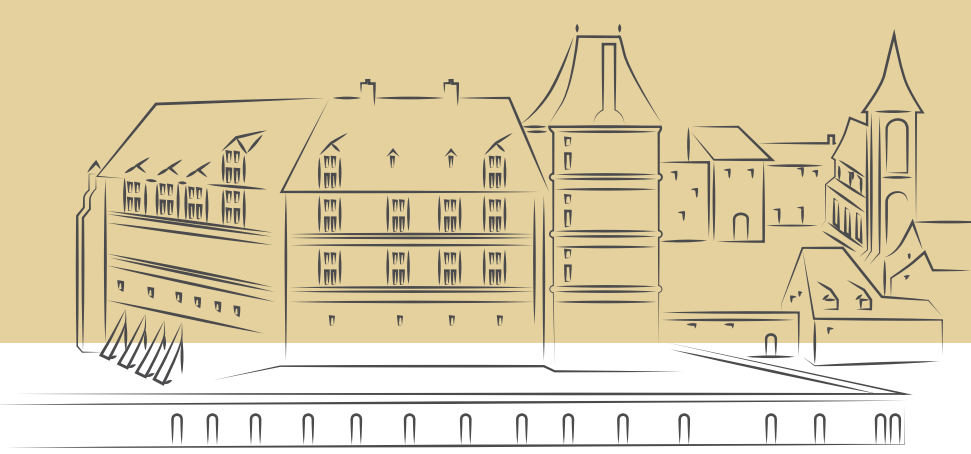
La chute du seigneur du Plessis

Promu trésorier général de France, Jean Piquet de La Haye commet toutefois un faux-pas qui précipitera son destin. En 1417, chargé de payer les soldats et de ravitailler l'armée, il n'en fait rien. L'importante défaite navale qui s'ensuit ouvre la voie de la Normandie aux Anglais. Malversation financière ou mauvaise organisation, il est tenu pour responsable de la débâcle française. Sous le coup d'un mandat d'arrêt, Jean Piquet est alors contraint de s'enfuir à Angers. Il meurt peu après à La Rochelle où il s'était réfugié pour échapper à la justice royale. Dès 1421, ses biens sont confisqués par le roi d'Angleterre et offerts à l'un de ses fidèles, Guillaume de Danguail.



Jeton de Jean Piquet de La Haye, début
du XV^e siècle. Ce jeton en cuivre est frappé
d'une inscription latine « XPS REDEMPTOR,
OIVM » c'est à dire « Le Christ, rédempteur
de tous les hommes ».

© Archives municipales



Les châtelains du XV^e au XVIII^e siècle

Des magistrats et un ministre

Après Jean Piquet de La Haye, différentes familles d'officiers du roi se succèdent à la tête de la seigneurie du Plessis sans laisser beaucoup de traces : les Charles, parlementaires et membres de la Chambre des comptes, Louis Potier de Gesvres, secrétaire d'État et seigneur de Sceaux, puis son fils, Bernard, et enfin Charles Levasseur. En 1682, Jean-Baptiste Colbert, puissant ministre de Louis XIV, acquiert le domaine du Plessis afin d'y creuser un étang lui permettant d'alimenter en eau les fontaines de son parc de Sceaux (l'actuel étang Colbert). Le château ne l'intéressant guère, il revend la propriété dès 1683 à Sébastien de Laplanche. Ce directeur d'une manufacture de tapisserie aime les arts et agrmente sa demeure du Plessis de plus de 130 tableaux. Mais criblée de dette, la famille est contrainte de se défaire du château en 1699 au profit d'un certain Pierre de Montesquiou, comte d'Artagnan.



© RMN / Gérard Blot

Monument funéraire de Louis Potier, marquis de Gesvres. Les Potier de Gesvres sont propriétaires du château du Plessis de 1609 à 1663.



© Musée des Beaux-arts d'Arras

Portrait du comte Pierre de Montesquiou, par Nicolas de Largillière. Les Montesquiou sont propriétaires du château du Plessis de 1699 à 1755.

Un d'Artagnan peut en cacher un autre

Ce d'Artagnan n'est pas le célèbre mousquetaire immortalisé par Alexandre Dumas. Il s'agit de son cousin germain, à la destinée non moins glorieuse. Quand il achète la seigneurie du Plessis, Pierre de Montesquiou, a déjà une longue carrière militaire derrière lui. Issu d'une ancienne famille gasconne, il est lieutenant général des armées et gouverneur d'Arras. À la suite de sa victoire à Malplaquet en 1709, le roi lui décerne le titre de maréchal de France. Mais sa gloire atteint son sommet en 1712 quand il remporte la bataille de Denain, victoire française décisive dans la guerre de Succession d'Espagne. Si le maréchal s'installe au Plessis, c'est pour disposer d'une maison de campagne non loin de Paris et de la Cour de Versailles, deux villes où il possède également des hôtels particuliers.

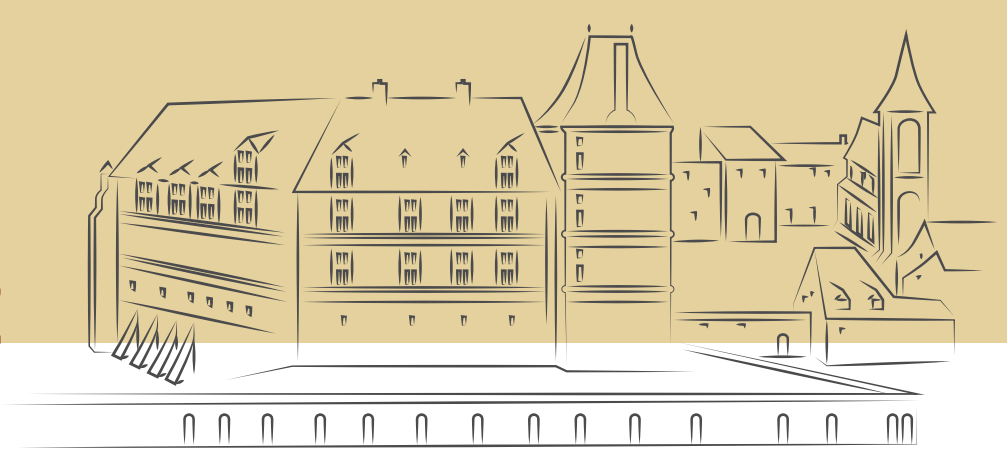
La Belle Artagnan

Un an après avoir fait l'acquisition du château du Plessis, Pierre de Montesquiou épouse Elisabeth l'Hermitte d'Hiéville, de 35 ans sa cadette. La jeune femme, dont le mari est accaparé par ses charges militaires, se prend d'affection pour son domaine, et se lie rapidement d'amitié avec sa voisine de Sceaux, la duchesse du Maine. Celle-ci tient une cour brillante composée de gens de lettres et autres beaux esprits que fréquente assidument la maréchale, surnommée par ses amis la « Belle Artagnan ». L'attachement des Montesquiou pour le Plessis est tel qu'à la mort du maréchal, en 1725, son corps est inhumé dans l'église du village. Son épouse, quant à elle, choisit parmi toutes les propriétés de son défunt mari le château du Plessis pour y résider. Après la vente du domaine en 1755, Madame de Montesquiou retourne à Paris où elle finit ses jours en 1770 à l'âge vénérable de 91 ans. Quelques années plus tard, la tombe du maréchal disparaît sous les coups des révolutionnaires qui la profanent pour en extraire le plomb.



© Musée des Beaux-arts d'Arras

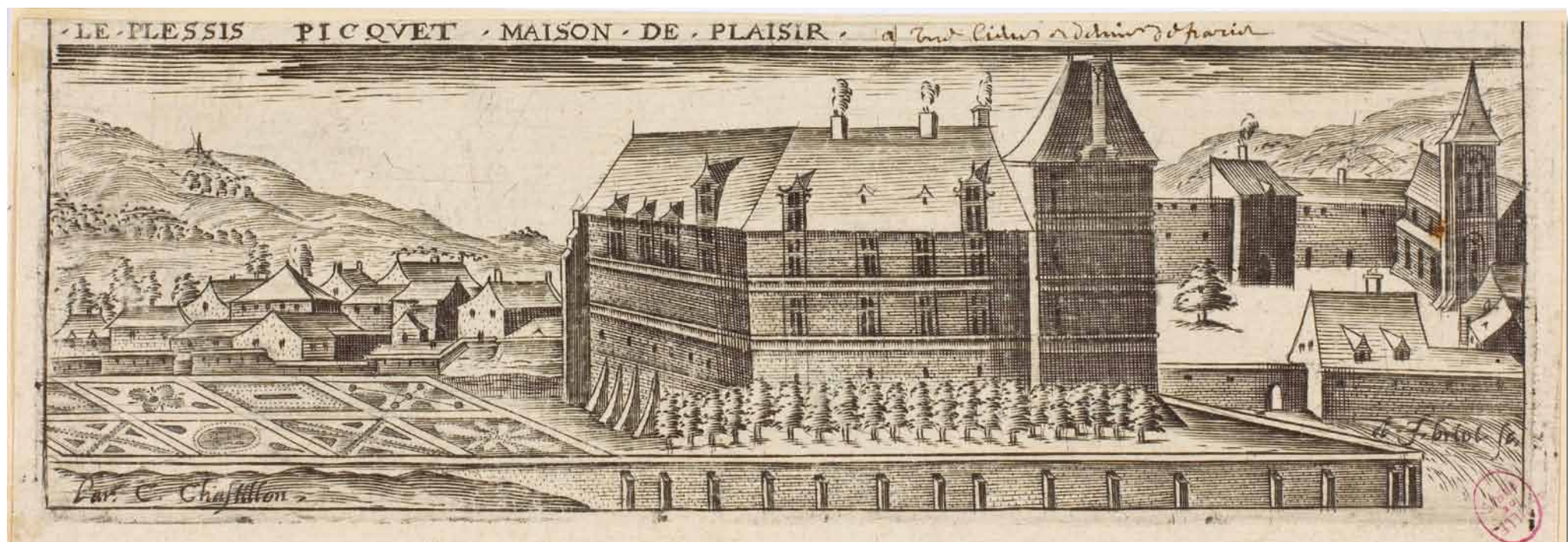
Portrait de madame la comtesse de Montesquiou, par Nicolas de Largillière.



Le château des origines (XV^e-XVII^e siècles)

Une maison de plaisir

La plus ancienne représentation du château du Plessis est une gravure des années 1600. La demeure est alors appelée « Maison de plaisir », c'est à dire une maison de plaisance non fortifiée dans laquelle son propriétaire se retire pour goûter aux charmes de la campagne. Près de deux cents ans séparent cette gravure de la construction du château, mais la propriété n'a guère dû changer depuis l'époque de Jean Piquet de La Haye.



La maison de plaisir du Plessis-Piquet vers 1600, par Claude Chastillon.

Une demeure entre cour et jardin



Carte de 1735 faisant apparaître au centre le plan en « U » de l'édifice originel.

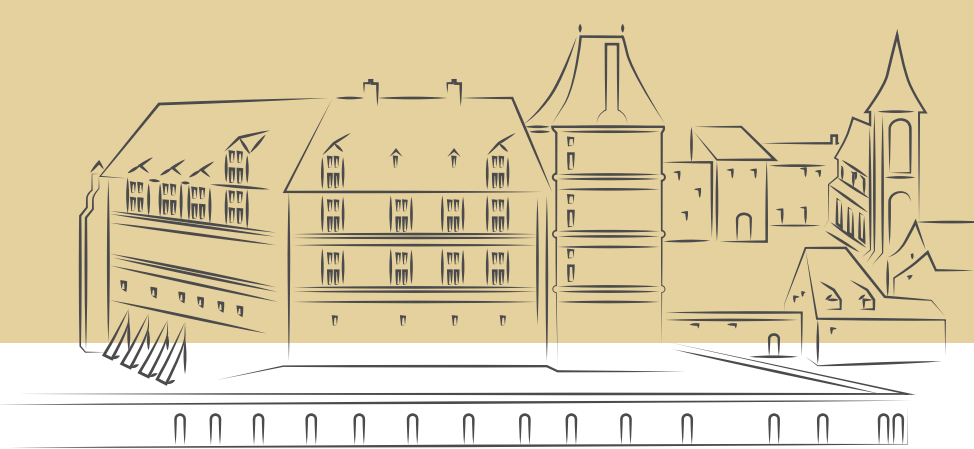
Le bâtiment forme un carré composé de trois ailes en « U » entourant une cour intérieure fermée par un haut mur. Côté cour, une imposante tour carrée à la haute toiture d'ardoises répond au clocher de l'église. Ecurie, étables, remises, poulailler et fournil constituent les communs indispensables à la vie quotidienne du château. Côté jardin, la silhouette un peu massive de l'édifice domine le village. Ses murs épais sont agrémentés de grandes fenêtres et de lucarnes. Dans l'aile sud, une galerie aux murs lambrissés et au sol recouvert de dalles de terre cuite offre une vue idéale sur les jardins. La composition géométrique des parterres répond à la mode de l'époque. Progressivement, l'architecture militaire du Moyen-âge s'adoucit, la Renaissance s'annonce...

Vestiges des origines

Bien que très remanié par la suite, le bâtiment, devenu Hôtel de Ville, conserve des traces de ses origines médiévales. En tout premier lieu la tour carrée aux solides fondations qui relie les deux corps de bâtiments anciens. Ensuite, les robustes caves qui abritaient autrefois les cuisines. Une belle voûte d'arrêtes sur croisée d'ogives nous y rappelle le temps de Jean Piquet de La Haye.



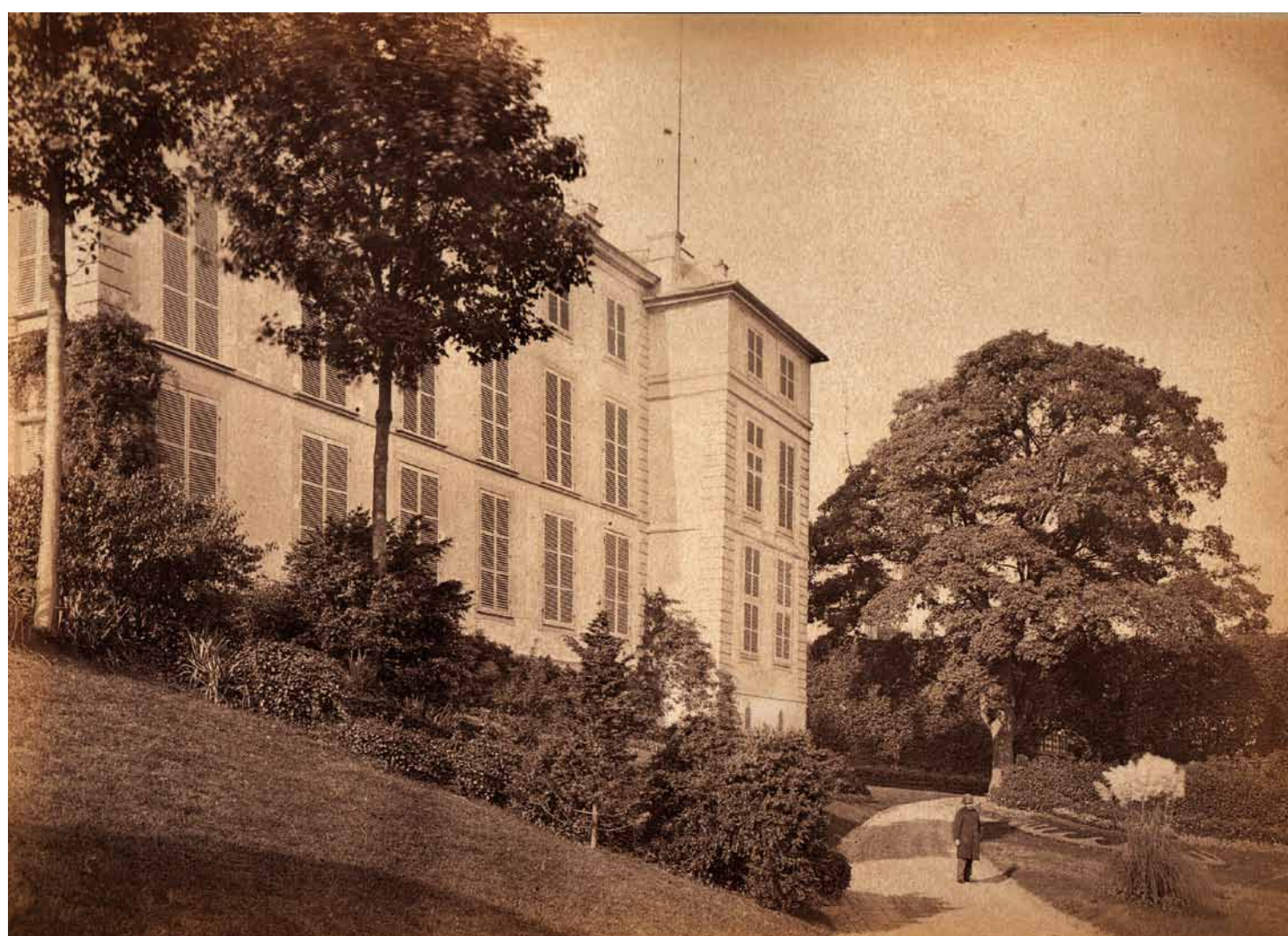
Voûte des caves du château.



Le château au XVIII^e siècle : le temps des grands travaux

Le château restauré...

À la mort de Pierre de Montesquiou, en 1725, le château est dans un état de délabrement avancé. Les quelques travaux réalisés sont loin d'être suffisants, si bien qu'en 1751, un architecte expert estime que « *tous les bâtiments du château ne sont susceptibles d'aucune réparation, mais bien d'une démolition entière* ». Le magistrat Pierre Goblet achète néanmoins le domaine en 1755 et entreprend de grands travaux. Il détruit l'aile Sud, dont la galerie donnant sur les jardins menace de tomber en ruine. Il restaure ensuite entièrement les autres parties du château et rehausse l'aile Est d'un étage. Il dote enfin sa demeure d'un mobilier luxueux dans le goût de l'époque.



© Collection Jérôme Hachette

L'aile Est rehaussée d'un étage vers 1760 (photographie du XIX^e siècle).



© RMN

Portrait de Jérôme Bignon,
propriétaire du château de 1776 à 1785.

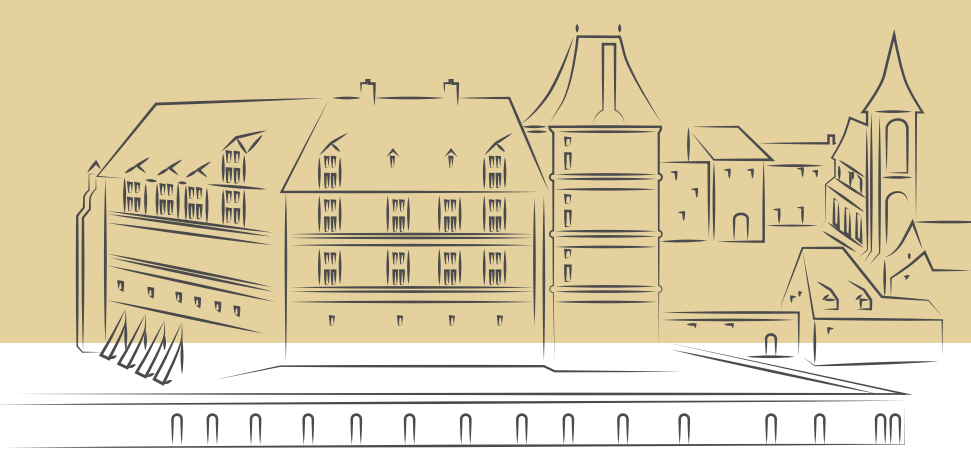
... et agrandi

Le propriétaire suivant, Nicolas Matthieu Dutrou commence à construire une longue aile de deux étages entre l'église et le château. Un élégant passage voûté relie la nouvelle construction à l'ancienne demeure seigneuriale. À partir de 1776, son successeur, Jérôme Bignon, bibliothécaire du roi, achève ce bâtiment. Un porche est percé afin de conserver un accès entre la cour du château et la place du village. Le château passe alors du plan originel en « U » au plan allongé qu'on lui connaît aujourd'hui.



© Archives municipales

Vue aérienne du château en 1985. Le bâtiment n'a que très peu changé depuis les grands travaux du XVIII^e siècle.



Le domaine au XVIII^e siècle : parc et jardin d'agrément

Un parc à la mode de son temps

Au XVIII^e siècle, le maréchal de Montesquiou finalise l'aménagement du parc d'agrément et fixe ainsi la structure paysagère du domaine : parterres géométriques au pied du château, grandes pelouses ponctuées de pièces d'eau au delà, et, fermant la perspective, un vaste parc arboré (l'actuel parc Henri-Sellier). Une majestueuse allée de quarante sept ormes menant à l'entrée principale du château est plantée. Enfin, plusieurs pavillons sont disséminés dans le parc pour le plus grand plaisir des promeneurs.



Plan du domaine vers 1750.



Le pavillon frais à Trianon (Versailles).
Ce pavillon peut évoquer l'aspect
du pavillon de bel air du Plessis.

Une vue exceptionnelle

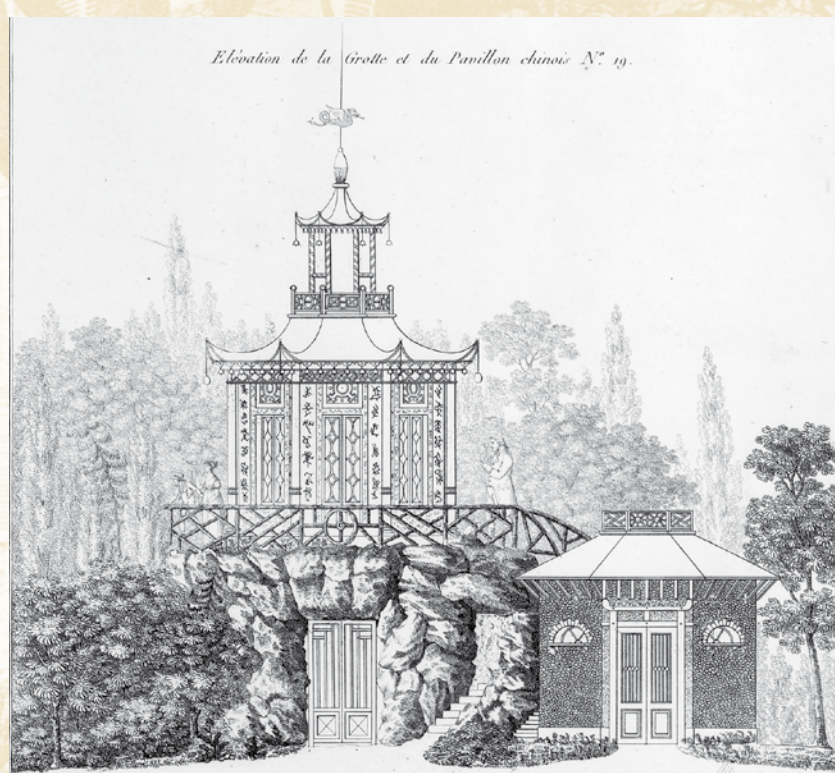
L'extrémité Est du domaine, qui correspond à l'actuel parc Henri-Sellier, avec sa vue plongeante sur la vallée de la Bièvre, fait l'objet de l'attention des châtelains dès la fin du XVII^e siècle. Sébastien de Laplanche y construit un « pavillon de bel air », composé d'une salle ouverte sur l'extérieur par trois portes-fenêtres et d'une chambre à l'étage. Ce pavillon, très dégradé, sera détruit vers 1803. Le maréchal de Montesquiou poursuit la mise en valeur de cette partie du domaine en y aménageant une longue terrasse agrémentée en son milieu d'une avancée en demi-lune. La maréchale avait l'habitude de s'y poster pour apercevoir, avec une longue-vue, sa voisine de Sceaux, la duchesse du Maine.

La maîtrise du chaud et du froid

Le château du Plessis est doté au XVIII^e siècle de deux édifices utilitaires dignes des grands domaines seigneuriaux : une glacière et une orangerie. La glacière construite par le maréchal de Montesquiou à proximité d'une pièce d'eau est un bâtiment à demi enterré recouvert de chaume. On y stocke toute l'année la glace cassée l'hiver à la surface des étangs afin de rafraîchir et conserver les aliments, mais aussi pour confectionner les sorbets dont l'aristocratie raffole. L'orangerie, quant à elle, est construite vers 1780 par Jérôme Bignon. Le luxe attaché à la culture des orangers confère à l'époque au propriétaire d'une orangerie un prestige social indéniable. Lieu de conservation de trente-deux orangers en caisse durant l'hiver, l'édifice se transforme l'été en agréable salle de réception ouverte sur les jardins.



La glacière de Trianon (Versailles).
La glacière du Plessis peut être
rapprochée de celle de Trianon.

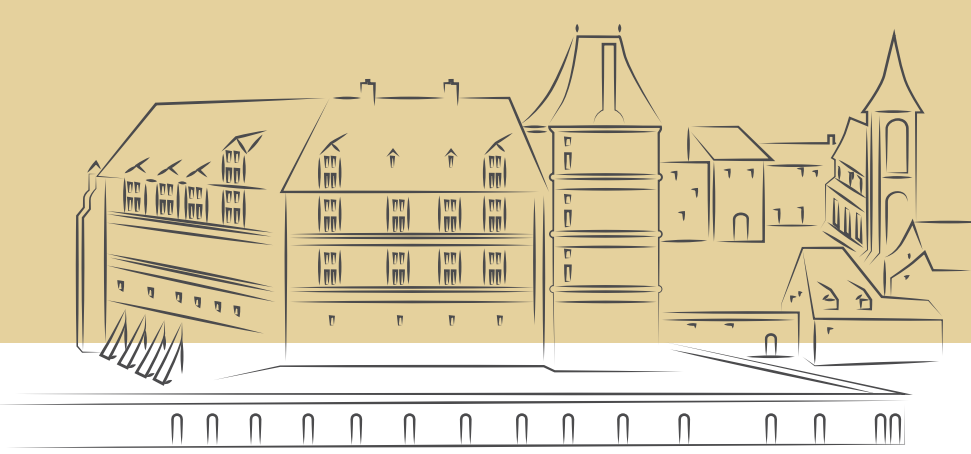


Le pavillon chinois du parc de Saint-James (Neuilly).
Cette gravure nous donne une idée de l'aspect du
pavillon chinois du Plessis.

Kiosque et pavillon chinois

Jérôme Bignon construit près de l'orangerie un kiosque orné de peintures et de statues. Sa structure métallique sera malheureusement fondue à la Révolution pour fabriquer des armes. Plus original, il aménage également une grotte artificielle surmontée d'un pavillon chinois. Il cède ainsi à la mode des « fabriques » exotiques qui se multiplient au XVIII^e siècle dans les parcs à l'anglaise des grands seigneurs. Ce pavillon perdurera vraisemblablement jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

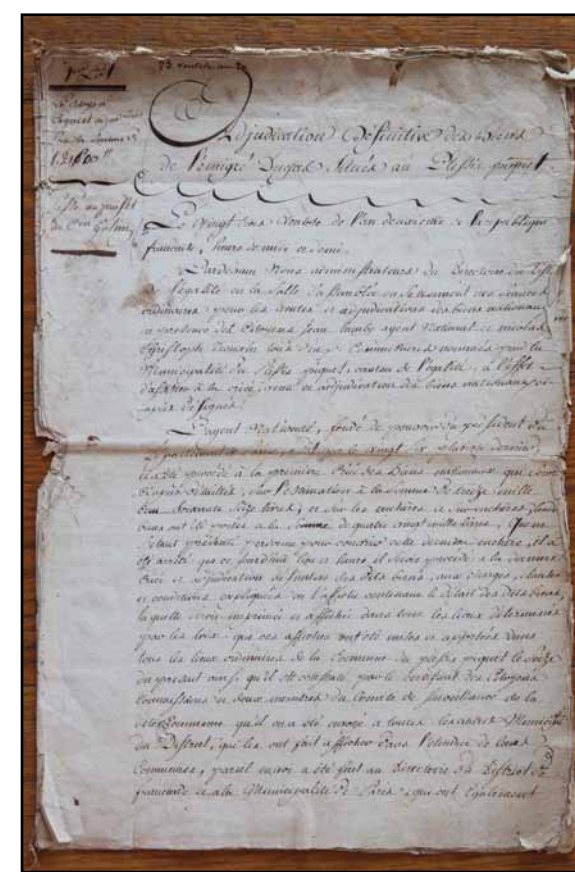
Le château du Plessis-Robinson 1412-2012



La tourmente révolutionnaire

Le domaine vendu comme bien national

En 1790, le marquis Dugas, propriétaire du domaine depuis 1785, fuit l'agitation révolutionnaire et émigre en Allemagne. Le château est alors confisqué et mis en location. Le locataire qui remporte les enchères publiques n'est autre que la belle-mère du marquis. Nul doute que c'est grâce à la bienveillance des villageois à son égard que la châtelaine peut rester dans sa demeure. Mais en 1794, le domaine est mis en vente comme bien national. Si un seizième du prix de la transaction est attribué à la Commune, il n'en demeure pas moins que cette vente met en péril l'existence même du village. En effet, les autorités ont choisi, sans doute pour des raisons financières, de diviser le domaine en cinq lots. Le château est donc dissocié de l'étang de l'Écoute-s'il-pleut qui est pourtant la seule source d'alimentation en eau des villageois.



Adjudication définitive des biens de l'émigré Dugas situés au Plessis-Piquet, 23 ventôse an II (13 mars 1794).



L'étang de l'Écoute-s'il-pleut vers 1900.

Un étang vital pour Le Plessis

Creusé vers 1700 par le maréchal Pierre de Montesquiou pour approvisionner en eau le château, l'étang est alimenté par les eaux pluviales et souterraines. Son niveau fluctuant au gré des intempéries, la pièce d'eau est bien vite surnommée avec ironie « étang de l'Écoute-s'il-pleut ». Au XVIII^e siècle, les villageois viennent chercher leur eau directement dans la fontaine de la cour du château jusqu'à ce que le marquis Dugas fasse construire une fontaine publique sur la place du village. Dès lors, en 1794, la Municipalité prend conscience du danger de dissocier la propriété de l'étang de celle du château

et de la fontaine publique. Elle parvient fort heureusement à inclure dans les contrats de vente des clauses de servitude assurant la pérennité de l'alimentation en eau du village. La question de l'entretien de l'étang par son propriétaire ou par la commune empoisonnera toutefois l'existence du Plessis pendant tout le XIX^e siècle. De nos jours, le groupe scolaire Henri-Wallon a remplacé l'étang dont le souvenir ne demeure plus que dans le nom de la rue de l'Étang de l'Écoute-s'il-pleut.

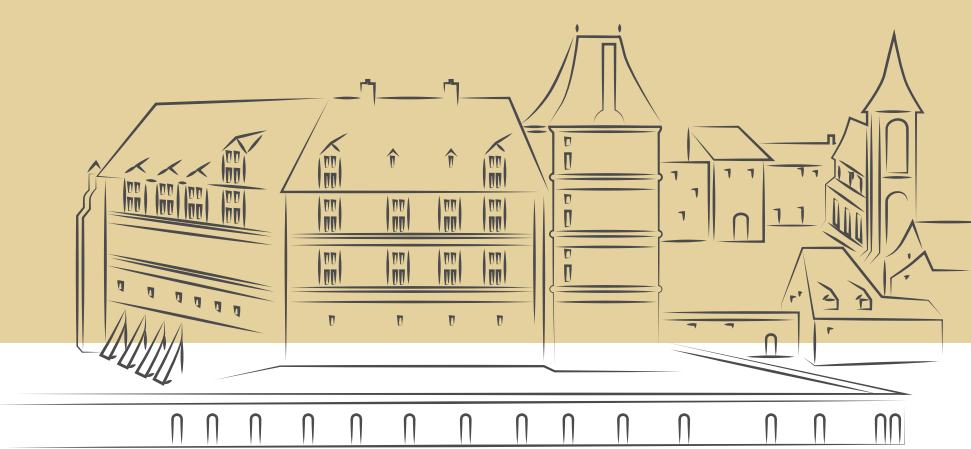


Escalier intérieur.

Visite guidée du château

Grâce à la vente du domaine à la Révolution, nous disposons d'un état des lieux précis du château et de son jardin en 1794. Au rez-de-chaussée du corps de logis principal, de part et d'autre de l'escalier intérieur, sont disposées des pièces de réception aux murs lambrissés : une salle à manger au dallage en pierre de liais et marbre noir et un salon parqueté ouvert sur les jardins par une porte-fenêtre (l'actuelle salle des mariages). Une cuisine avec eau courante, four et fourneau communique avec la salle à manger. Les étages sont destinés aux appartements privés. Les plus luxueux d'entre eux sont composés d'une chambre à coucher avec cheminée, d'un cabinet, et d'un cabinet de toilette qui tient lieu également de garde-robe. L'aile en retour qui relie le corps de logis principal à l'église semble composer un logis à part entière avec antichambre, chambre à coucher, cabinet et grande bibliothèque. Au total, le château est pourvu de treize chambres, sans

compter bien entendu les chambres des domestiques au dernier étage. Dans la basse cour, sont rassemblés trois écuries pour douze chevaux, une étable, une remise, un colombier, deux bûchers et divers logements pour le personnel du château.



Les châtelains du début du XIX^e siècle

Le ministre de la justice de Napoléon

Après la Révolution, plusieurs châtelains se succèdent jusqu'à l'acquisition du domaine par Claude Régnier, futur duc de Massa, en 1808. Député du Tiers état aux États généraux de 1789 puis élu au Conseil des Anciens en 1795, il prend une part active au coup d'État du 18 Brumaire (1799) qui porte Napoléon Bonaparte au pouvoir. Le Premier Consul le nomme alors ministre de la Justice, poste qu'il occupe jusqu'à son accession à la présidence du Corps législatif en 1814. Au Plessis, Claude Régnier achète le terrain du cimetière, enserré entre l'église et les communs du château. L'espace intègre alors son domaine et se transforme prosaïquement en basse-cour. Le cimetière, quant à lui, est transféré à l'angle de la rue de la Cavée (l'actuelle rue Paul-Rivet). À sa mort, en 1814, Claude Régnier est enterré au Panthéon. Sa famille vend la propriété du Plessis trois ans plus tard.



Claude Régnier, duc de Massa,
par Robert Lefèvre, 1808.

Le comte de Sussy, châtelain et maire

De 1817 à 1827, c'est Jean-Baptiste Colin, comte de Sussy, qui fait du château du Plessis sa résidence secondaire. Ce pair de France, directeur de l'administration des Monnaies, entreprend peu de travaux dans le domaine. Il consolide toutefois ses droits de propriété en négociant un accord avec Louis Dugas, l'ancien propriétaire spolié sous la Révolution, pour qu'il renonce officiellement à ses droits sur le château. Il exerce également de 1821 à 1828 les fonctions de maire du Plessis-Piquet.

Les Odier : une famille de banquiers...

Antoine Odier achète le château au comte de Sussy en 1827. Issu d'une famille protestante installée à Genève pour fuir les persécutions de Louis XIV, Antoine Odier regagne la France durant la Révolution et fonde en Alsace une manufacture de toiles peintes qui sera à l'origine de la fortune familiale. Devenu banquier à Paris, il s'installe dans un hôtel particulier du boulevard Poissonnière. Il occupe successivement les fonctions de président du Tribunal de commerce de la Seine et de censeur de la Banque de France. Libéral, il est élu député en 1827 et fait partie des parlementaires qui précipitent la chute de Charles X et l'avènement de Louis-Philippe en 1830. Sept ans plus tard, sa fidélité est récompensée par l'octroi du titre de pair de France. Antoine Odier est un personnage suffisamment important dans la société de l'époque pour avoir « l'honneur » d'être caricaturé par Honoré Daumier. L'artiste ne nous en donne pas un portrait très flatteur. Sous ses crayons, Monsieur Odier se transforme en Monsieur Odieux...



Antoine Odier caricaturé
en « M. Odieux »
par Honoré Daumier, 1833.

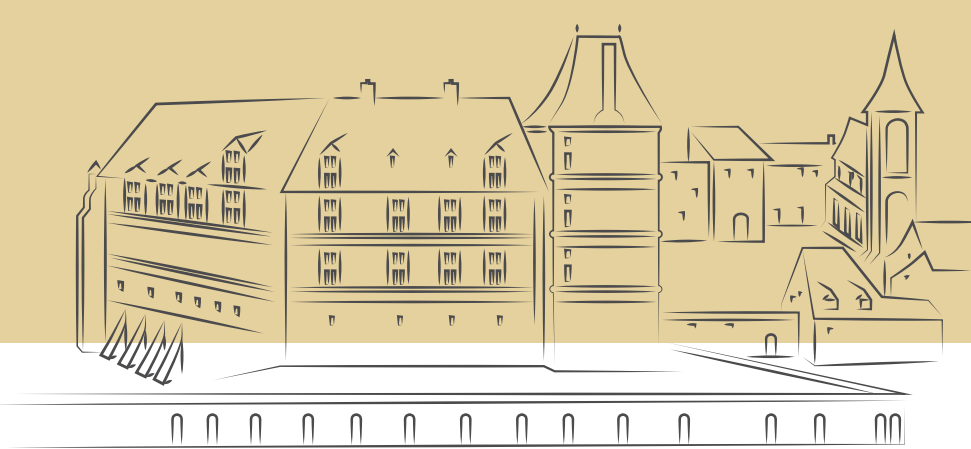
...et d'artistes



© Mairie du Plessis-Robinson / Claudia Mosier

Antoine Odier séjourne très régulièrement au Plessis avec son épouse. Tout comme son prédécesseur, le comte de Sussy, il assume même les fonctions de maire de la commune pendant trois ans, de 1829 à 1831. Le château est alors une vraie maison de famille, où les enfants Odier devenus adultes prennent l'habitude de rejoindre leurs parents tous les dimanches. La famille est ainsi réunie au Plessis lorsqu'éclatent les deux révolutions de 1830 et 1848. Si Antoine Odier n'apporte guère de modification au domaine, sa famille contribue toutefois à l'enrichissement du patrimoine de la ville. En effet, son fils Édouard, devenu peintre, fait don de quatre toiles à l'église du Plessis : une Sainte-Madeleine et un triptyque de l'Adoration des Mages. Ces œuvres réalisées pour la paroisse sont une preuve indéniable de l'attachement de la famille Odier à leur villégiature du Plessis.

Édouard Odier, Sainte Madeleine, 1853.



Les Hachette au Plessis-Piquet

Un éditeur visionnaire

Après la mort d'Antoine Odier en 1853, sa famille vend la propriété à Louis Hachette. A l'époque, ce dernier est déjà le grand éditeur que nous connaissons. Né en 1800, dans une famille modeste, il fait ses études au lycée Louis Le Grand puis à l'École Normale Supérieure avant de racheter en 1826 le fonds de commerce d'une petite librairie. La maison d'édition se spécialise dès sa création dans la publication de livres scolaires. C'est bien ce secteur, favorisé par la loi de Guizot sur l'instruction publique en 1833, qui va faire la fortune de Louis Hachette. Parallèlement, il s'intéresse au développement du train et crée en 1852 la « bibliothèque des chemins de fer » dont les ouvrages bon marché sont vendus dans des kiosques installés par Hachette directement dans les gares, les futurs Relay H. Ces livres pourront bien être traités de « romans de gare », il n'en reste pas moins que cette initiative traduit bien le sens du commerce de Louis Hachette, toujours associé à cette volonté philanthropique de faire partager la lecture et le savoir au plus grand nombre.



Louis Hachette (1800-1864)
vers 1860.

© Collection Jérôme Hachette



Les petits-enfants de Louis Hachette jouent
devant le perron du château,
vers 1886.

© Collection Jérôme Hachette

Une maison de famille

Louis Hachette est un travailleur acharné, disposant d'un hôtel particulier boulevard Saint-Michel, à deux pas de sa maison d'édition. Mêlant habilement vie privée et vie professionnelle, il fait de ses deux associés ses gendres. Ainsi, à l'arrivée des beaux jours, toute la famille prend ses quartiers d'été au Plessis-Piquet : Louis Hachette dans l'ancien château seigneurial, son gendre, Émile Templier, dans une dépendance, et son autre gendre, Louis Bréton, dans le petit château situé de l'autre côté de la rue principale du village (à l'emplacement de l'actuelle cité de l'enfance). À sa mort en 1864, son fils Georges maintient cette tradition qui ne sera rompue que par la vente du château en 1917.

Souvenir d'un séjour chez les Hachette

Si l'éditeur aime tant sa propriété du Plessis-Piquet, c'est que son parc et les vastes forêts environnantes lui permettent de s'adonner à sa passion : la chasse. Il reçoit également beaucoup d'amis, d'auteurs, d'intellectuels, et de relations d'affaires. L'écrivain Edmond About est un habitué du château. Laissons-le nous conter l'un de ses séjours : « *Quelles bonnes journées j'ai passées là, l'été dernier, avec Gustave Doré, Bida et tant d'autres ! La bonne, cordiale et prévoyante hospitalité ! Notre excellente Mme Hachette était clouée sur son lit avec une jambe cassée, et pourtant sa vigilance maternelle se devinait partout dans la maison. Elle pensait à tout, et même à retarder les pendules pour retenir les hôtes jusqu'au lendemain. Rien n'était oublié, ni votre livre de prédilection sur la table de votre chambre, ni le plat que vous aviez trouvé bon quinze jours auparavant* » (Edmond About, *Causeries*, 1865). Il faut dire que Louis Hachette ne se déplaçait jamais au Plessis sans son cuisinier.



Georges Hachette et son épouse
dans le salon vers 1880
(actuelle salle des mariages).

© Collection Jérôme Hachette

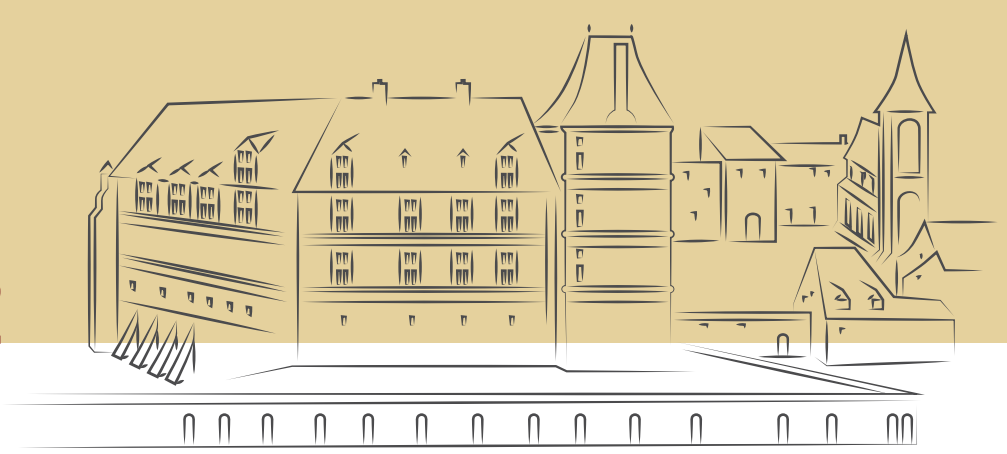


Georges Hachette
(1832-1892),
vers 1883.

© Collection Jérôme Hachette

L'implication des Hachette dans la vie robinsonnaise

Durant leur présence au château, les Hachette marquent la vie du Plessis-Piquet. Louis, à l'image des châtelains précédents, est maire de la commune pendant un peu plus d'un an, demeurant par la suite conseiller municipal jusqu'à sa mort. Par ailleurs, c'est grâce à la famille Hachette que le village de 500 habitants peut s'enorgueillir dès 1881 de disposer d'une bibliothèque publique de prêt de 2 440 volumes pour 123 lecteurs. Les Hachette offrent également des encyclopédies et autres ouvrages pour doter les prix remis aux écoliers en fin d'année ou les lots mis en jeu lors des kermesses. Au début du XX^e siècle toutefois, les relations des Hachette avec le maire Paul Jaudé se dégradent. La question sensible de l'entretien de l'étang de l'Écoute-s'il-pleut et les divers projets du maire portent en effet atteinte aux propriétés foncières de la famille.



Le château au temps des Hachette

Les Hachette agrandissent leur château...

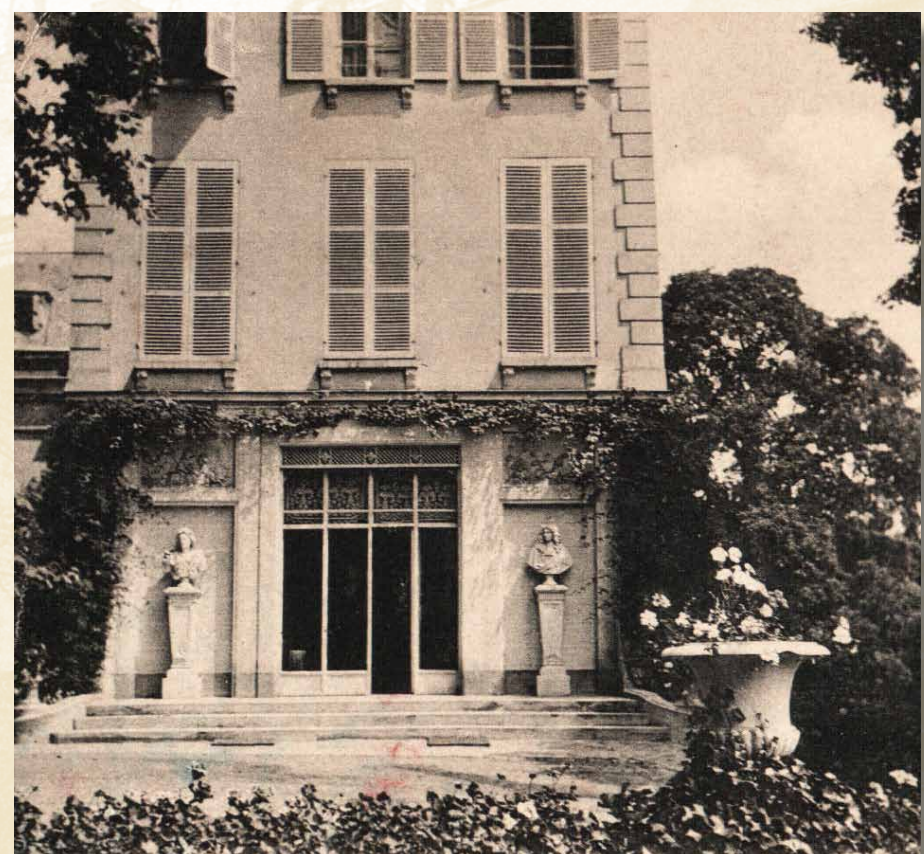
Louis Hachette parachève l'aménagement du parc. Il démolit le mur soutenant un parterre à la française devant le château, plante deux vastes pelouses à la place et trace une longue allée carrossable reliant en pente douce et à travers bois la cour du château à l'extrémité de sa propriété. Trois mois avant sa mort, Louis Hachette entreprend d'agrandir sa résidence pour y recevoir plus commodément sa nombreuse famille. Empiétant sur la cour du château, il crée deux pièces de plain-pied surmontées de verrières. La plus vaste d'entre elles est une salle à manger. C'est là que se réunit de nos jours le Conseil municipal. La pièce attenante est destinée à abriter les jeux des enfants. Les travaux sont achevés par le fils de Louis, Georges Hachette.



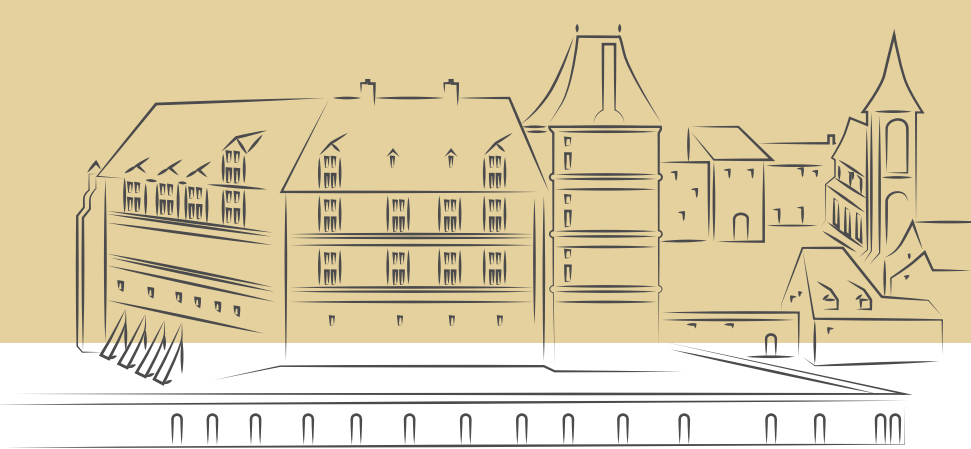
La façade Ouest du château vers 1920. Au premier plan l'extension de plain-pied voulue par Louis Hachette. À l'extrême gauche, on aperçoit l'extension en brique réalisée par son fils.

et réparent les ravages de la guerre

Mais la vie paisible des Hachette au Plessis prend fin brusquement en septembre 1870. Les troupes germaniques en guerre contre la France assiègent Paris. Le château du Plessis est pillé et saccagé par un régiment bavarois qui y établit ses quartiers. Les meubles et les parquets sont transformés en bois de chauffage et les arbres du parc abattus. Bien pire, la paix ne ramène pas le calme pour autant. Sitôt les soldats étrangers disparus, le Plessis est à nouveau occupé par des soldats, français cette fois. Il s'agit des troupes versaillaises du général Lacretelle dont les 5 000 hommes et 600 chevaux cantonnés au Plessis luttent contre les insurgés de la Commune de Paris. Après leur départ, Georges Hachette a fort à faire pour restaurer le château. Il profite de ces travaux pour construire une extension en briques décorée de céramiques qui surplombe la place de l'Église (aujourd'hui de la Mairie). Il remanie également le perron Sud du château, remplaçant deux portes-fenêtres latérales par une large baie vitrée encadrée de bustes surmontés de bas-reliefs. Il consolide enfin le passage voûté reliant les deux parties du château : l'arcade est divisée en trois et un œil-de-bœuf remplace les fenêtres rectangulaires d'origine.



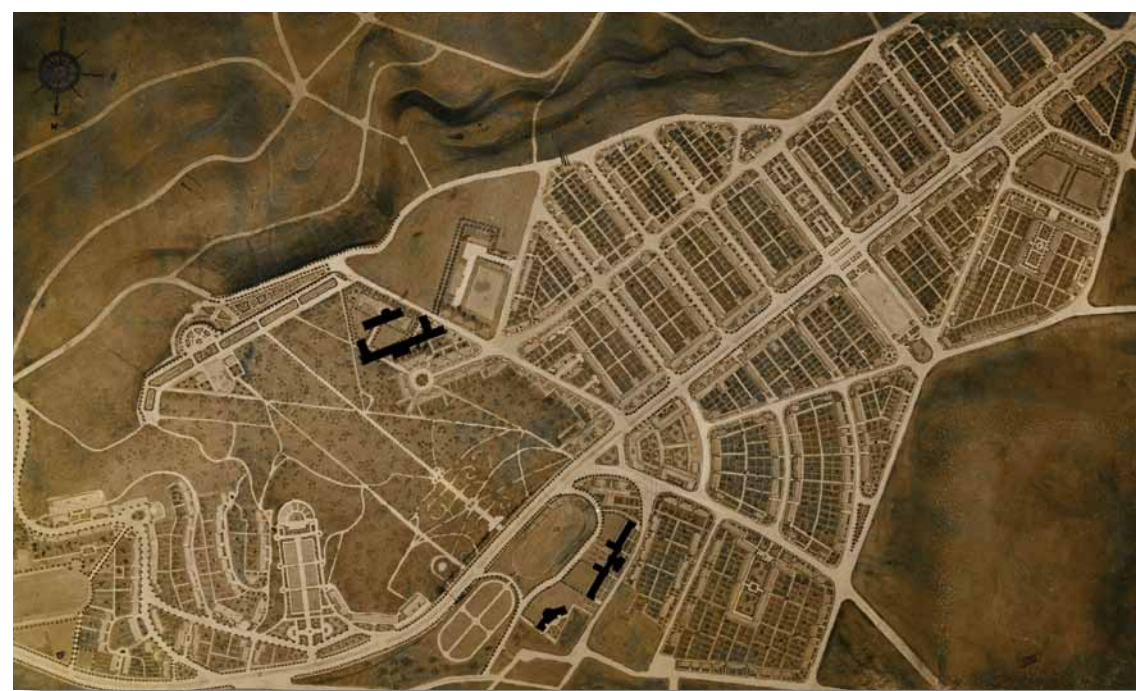
La façade sud du château avant et après les travaux de la fin du XIX^e siècle.



Et le château devient mairie

L'Office public départemental des habitations à bon marché

En 1917, une page se tourne définitivement pour le château du Plessis-Robinson. Marie Hachette, âgée de 70 ans, vend sa propriété à l'Office public départemental des habitations à bon marché (OPDHBM). L'acquisition de la propriété par l'OPDHBM fait partie d'un projet d'envergure destiné à palier le manque chronique de logements dans la région parisienne. De fait, en 1924-1926, l'architecte Maurice Payret-Dortail construit une première cité-jardin dont les logements à taille humaine et les jardins familiaux offrent aux futurs locataires un cadre de vie moderne et agréable correspondant aux préceptes hygiénistes de l'époque. L'ancien parc des Hachette, heureusement préservé, est ouvert au public en 1932. Devenu parc Henri-Sellier, du nom du fondateur de l'OPDHBM, il constitue le poumon vert de la cité-jardin.



© Archives municipales

Plan de la cité-jardin du Plessis-Robinson, 1933.
Le parc des Hachette avec sa longue terrasse est au cœur
du projet d'urbanisme.



© Maison de Chateaubriand, fonds Le Savoureux

Le docteur Lydie Plekanoff (à droite) au sanatorium
du Plessis-Robinson (actuelle salle des mariages), 1917.

Un sanatorium de la Croix rouge

À peine l'OPDHBM est-il devenu propriétaire du château en 1917 qu'il accepte de le louer à la Croix rouge américaine. Cette organisation humanitaire y aménage un sanatorium qui accueille près de 500 enfants parisiens touchés par la Première guerre mondiale. Les salons du château sont réservés aux nouveaux nés et aux femmes en couches. Les plus grands sont quant à eux soignés dans des baraquements installés sur la terrasse du château. Une directrice supervise l'établissement aidée par un médecin qui n'est autre que Lydie Plekanoff, future épouse du docteur Le Savoureux, propriétaire de la maison de Chateaubriand à Châtenay-Malabry.

La Mairie emménage au château

En 1931, la Ville décide de louer l'ancien château Hachette à l'OPDHBM afin d'y installer les services municipaux. Ces derniers commencent en effet à être à l'étroit dans le bâtiment construit en 1884 et servant à la fois de mairie et d'école (l'actuel centre administratif municipal). Les services administratifs sont ainsi regroupés au sein du bâtiment surplombant la place de la Mairie : bureau d'aide sociale au rez-de-chaussée, bureaux d'accueil du public et cabinet du maire au premier étage, logement de fonction du secrétaire de mairie au second. Le corps de logis principal, aux pièces plus prestigieuses, accueille quant à lui la salle du Conseil municipal, la salle des mariages, la cantine scolaire, la bibliothèque municipale et une salle mise à la disposition des associations de la ville. Dès lors, l'édifice est au cœur de la vie publique communale : réunions du Conseil municipal, élections du Maire, célébrations de mariages et réceptions officielles se déroulent à l'abri de ses murs séculaires. En 1990, la Ville devient enfin propriétaire du bâtiment qui abrite les services municipaux depuis près de soixante ans. L'ancien château seigneurial du Plessis-Piquet devient bel et bien la maison de tous les Robinsonnais.



© Collection Christian Gautier

L'Hôtel de Ville du Plessis-Robinson dans les années 1960.